

**Cie MARINETTE
DOZEVILLE**

AMAZONES

Création 2021



© Marie Maquaire

REVUE DE PRESSE

Contact :

Cie Marinette Dozeville
ciemarinette.dozeville@gmail.com
www.cie-marinette-dozeville.net

Artistique - Marinette Dozeville - 06 22 78 80 27

Production - Annabelle Guillouf - 06 26 79 27 78

Diffusion - Marie Maquaire - 06 03 54 67 93

Développement - Julie Trouverie

SPECTACLE

Des "amazones" sans artifice

REIMS Dans le cadre de son festival Born to be a live, à suivre jusqu'au 20 novembre, le Manège de Reims programme "Amazones", la dernière création de Marinette Dozeville.

VALÉRIE COULET

Les sept danseuses embarquées dans l'aventure d'Amazones, la nouvelle pièce chorégraphique de Marinette Dozeville, ne devront pas avoir froid aux yeux, mardi 16 novembre. Car elles se présenteront entièrement nues sur le plateau. Si Marinette Dozeville a fait le choix de la nudité, c'est pour « sortir de toute forme d'artifice et de narration ». « Je tenais à montrer le corps dans sa fragilité et à évoquer la notion de mythe dans la mesure où l'absence de costume permet de ne pas identifier une époque », dit-elle.

Aux sept interprètes d'Amazones, Marinette Dozeville a demandé de lâcher prise et d'oublier qu'elles dansaient nues, pour « retrouver la jubilation si naturelle chez les enfants ».

Amazones se présente comme un grand rituel païen, combatif et joyeux !

Coproduite par le Manège, en partenariat avec la Cartonnerie, Amazones entend « réconcilier la douceur de l'utopie et la violence du combat féministe ». L'artiste rémoise a imaginé cette création après avoir lu *Les Guérillères*, le roman de Monique Wittig paru en 1969 aux éditions de Minuit. « J'ai eu un coup de cœur pour cette figure du féminisme et cette lesbienne révolutionnaire qui a eu une posture politique face au patriarcat, raconte-t-elle. Son livre, complexe et sensoriel, se trouve à mi-chemin entre le poème épique et le manifeste politique. »

Sur le plateau, la chorégraphe a souhaité une « danse très libre



La chorégraphe a opté pour la nudité pour éviter « toute forme d'artifice et de narration ». Marie Maquaire

voire expansive dans l'espace ». « On a beaucoup travaillé sur le rapport au groupe et sur le fait que la bienveillance ne doit pas amoindrir l'énergie... » Amazones se présente comme « un grand rituel païen, combatif et joyeux ! »

La chorégraphie s'accompagne d'extraits du texte de Monique Wittig lus par la comédienne Lucie Boscher et la rappeuse Dope Saint Jude. Cette dernière, qui proposera un DJ set en deuxième partie de soirée au Cirque, a également composé la musique d'Amazones. À noter enfin que Dope

CONSEILLÉ À PARTIR DE 18 ANS

La première d'Amazones aura lieu mardi 16 novembre à 19 heures. Le Manège n'interdit pas le spectacle aux moins de 18 ans mais écrit sur son site que qu'il est « conseillé à partir de 18 ans » en raison de la nudité des danseuses. Durée : 1 heure. Tarif : de 3 à 6 euros.

Saint Jude donnera un concert à la Cartonnerie, le lendemain de la première d'Amazones. ■

Le féminisme sur le devant de la scène

PRODUCTION/DIFFUSION
GUIDE

Les projets se multiplient au plateau, des portraits de femmes aux récits plus directement revendicatifs. La parole se libère, sur scène aussi.

Il y a bien sûr le #MeTooThéâtre qui fait l'actualité depuis quelques mois. Il y a aussi des débats passionnants, un peu partout, à l'occasion de festivals ou de temps professionnels. Les écrits passionnants de Reine Prat,

Mona Chollet, Titou Lecoq ou Sylvie Cromer, et un peu partout en France des festivals ou des temps forts qui offrent la parole aux femmes, artistes, autrices, chercheuses... Depuis quelques années, ces questionnements s'inventent de plus en plus souvent au plateau, dont ils sont restés souvent à l'écart depuis les fin des années 1970, époque de grandes revendications féministes qui ont alors traversé les productions du Living Theater et de bien d'autres. Assez souvent dans les productions récentes, la recherche s'appuie sur une collecte préalable. C'était le cas de Florence Lavaud (Chantier Théâtre) qui, en jouant dans les écoles au cours de la crie sanitaire, à défaut de plateau, ne souhaite plus repartir de ses « seules envies, de ses désirs » mais se porter à l'écoute de la parole des enfants. « Lors d'une représentation de La Petite fille aux genoux rouges/roses, je constate que les garçons sont séparés des filles. Étonnée, je demande pourquoi ? Un garçon me répond : "Les filles, on ne leur parle pas..." Les filles écoutaient sagement, ne réagissaient pas à ses propos... Tellement de choses restent à faire pour les femmes, assure-t-elle. Cela a fait écho à la plateforme nationale professionnelle que je mène depuis 2018, sur la place de la femme dans le théâtre jeune public. »

Les représentations du genre, du masculin et du féminin, sont un acte sujet aujourd'hui largement exploré, notamment dans le répertoire jeune public (*Mon frère, ma princesse ; Elle pas princesse, lui pas héros ; Filles & soie...*). Aujourd'hui, les projets se déplacent sur des pièces toujours plus mordantes, qui n'hésitent pas à porter un discours direct et engagé. La commande de Pauline Bureau à Léa Fouillet est à ce titre assez exemplaire du mouvement actuel. « Le projet est né d'une proposition de Pauline Bureau, rapporte Léa Fouillet, 25 ans. Elle s'intéresse aux textes écrits par des autrices, avec des thématiques féministes. Elle sait que c'est important pour moi et il l'intéressait qu'une autrice d'une génération plus jeune que la sienne écrive à partir d'un point de vue féministe, afin de confronter un autre regard. » Elle poursuit : « Pauline Bureau souhaitait que je mette en lumière des problématiques féministes par le prisme de ma génération, et ce qui était le plus évident était la place des réseaux sociaux dans le quotidien des jeunes aujourd'hui. » Les sujets se déplacent et les médias permettant l'affirmation des revendications féministes se transforment eux aussi. Plus que jamais, un combat tel que celui-ci s'inscrit dans son époque, ses usages et tous les moyens

CYRILLE PLANSON



Amazones Marinette Dozeville

Une pièce féminine et féministe, joyeuse et engagée, tout récemment créée au Manège, scène nationale de Reims. Librement inspiré du livre *Les Guérillères* de Monique Wittig, Amazones est un septuor

de danseuses, une communauté contemporaine d'Amazones, sur une création sonore de Dope Saint Jude, avec la voix de Lucie Boscher.

La chorégraphe et performeuse Marinette Dozeville poursuit ici ses recherches et explorations sur le féminin. Après avoir présenté son solo *Lilith* à Avignon, l'été dernier, elle assume le passage « de la solitude au collectif, de la figure sauvage à la meute ». Un projet à voir comme une utopie, une espérance de sororité.

Sortir

Pourquoi “Les Guérillères” de Monique Wittig inspire-t-il tant les chorégraphes ?

Belinda Mathieu

Publié le 01/02/22

Le roman “Les Guérillères”, de Monique Wittig, écrivaine, théoricienne féministe et lesbienne, est investi par les chorégraphes depuis quelques années. En quoi ce texte de 1969, aussi littéraire que militant, trouve-t-il un écho dans le monde de la danse ?

Difficile de ne pas être retourné à la lecture des *Guérillères*, de Monique Wittig. Ce texte puissant, à la force presque mystique, invoque les visions d'un groupe de guerrières, désignées par « *elles* », qui se préparent au combat, avec un style expérimental unique, qui trouble la langue française. Aussi politique que poétique, la puissance de Wittig, longtemps restreinte à des cercles confidentiels, trouve aujourd'hui un écho plus large et au-delà des sphères militantes.

En 2020, Théo Mercier et Steven Michel s'en inspirent dans *Big Sisters*, une pièce aux allures de film kitsch où un groupe de femmes guerrières manient des conches et des couteaux. Cette année, c'est Marta Izquierdo Muñoz avec *Guérillères*, qui y fait aussi référence pour imaginer un trio délirant d'amazones grotesques affublées de costumes bariolés, ou encore Marinette Dozeville, qui dans *AMAZONES* et sa communauté de danseuses désinvoltes, s'en est servie pour son processus de création. Comment expliquer cet engouement ?

« *Si ce texte est très lu aujourd'hui, c'est d'abord parce qu'il est magnifique. Sa force poétique rencontre les soulèvements d'aujourd'hui et est une ouverture, à l'image des jeunes hommes, qui viennent, dans le livre, joindre le combat des “elles”, ce pronom qui est le personnage principal du livre* », analyse Suzette Robichon, militante lesbienne, écrivaine et coprésidente des Ami.es de Monique Wittig. Il faut rappeler qu'en 2019, en pleine effervescence des différentes vagues de #MeToo, *Les Guérillères* fêtaient ses 50 ans et paraissait en poche aux éditions de Minuit. Un coup de projecteur qui a permis à ce livre, où le corps est omniprésent, de résonner avec les combats féministes actuels : « Toutes les dynamiques féministes qui ont suivi #MeToo placent le corps au centre de leurs enjeux. C'est sûrement que les gens qui se questionnent sur le corps, les activistes comme les chorégraphes, ont un attrait commun pour ce texte », explique Marinette Dozeville, qui a monté *AMAZONES*.

La chorégraphe et militante, qui a été particulièrement marquée par l'œuvre de Wittig, voit d'ailleurs ce texte comme une invitation à bouger : « *Le mouvement est très présent à travers la figure du cercle et tout un tas d'évocations de déplacements, d'actions, de dynamiques. Mais aussi dans le style, car c'est vraiment une écriture en mouvement, incantatoire, qui invite à la mobilisation* », précise-t-elle. La lecture de *Les Guérillères* a motivé son désir de créer *AMAZONES*, qu'elle a souhaité partager avec ses danseuses, notamment à travers des lectures collectives pendant les répétitions : « *Il y a dans ce texte une forme d'invitation qui fait écho à la manière dont je conçois le rapport avec le public dans mes pièces. Il mobilise, dans un sens aussi bien chorégraphique que politique.* » Une belle invitation à se plonger dans Wittig, à la lire, à la relire et à la danser.

Marinette Dozeville, AMAZONES

Propos recueillis par [Belinda Mathieu](#). Publié le 06/01/2022

Depuis dix ans, la chorégraphe Marinette Dozeville investit des figures féminines mythiques et populaires à travers un prisme féministe. En 2018, elle signe *Là, se délasse Lilith... Manifestation d'un corps libertaire*, un solo où elle incarne avec ardeur ce personnage hébraïque subversif. Dans la continuité de ses recherches et explorations chorégraphiques féministes, sa nouvelle création *AMAZONES* s'inspire librement des *Guérillères* de Monique Wittig. La chorégraphe aborde dans cet entretien les enjeux de sa démarche artistique et revient sur le processus de création d'*AMAZONES*.

En 2018, tu montais la pièce *Là, se délasse Lilith... Manifestation d'un corps libertaire*, un solo où tu investissais cette figure féminine de la tradition hébraïque, première femme de l'humanité et égale d'Adam qui a été effacée par la chrétienté. Quels étaient les enjeux de cette création ?

Cela fait une dizaine d'années que je questionne la représentation des femmes à travers des mythes et des figures phares. C'est dans cette continuité que j'ai interrogé la figure de Lilith, un personnage qui m'a interpellée par la censure qu'il a subie. Il a été évincé des textes et de l'Histoire mythique, parce qu'il ne pouvait pas correspondre au modèle donné en exemple : la future mère de l'humanité. En écho à la violence de cette censure, et dans une démarche cathartique, j'ai voulu que Lilith commence par une scène de shibari, auto-attachée, auto-suspendue, la tête en bas. Car quoi de plus contraignant pour une danseuse que d'être privée de sa mobilité ? Pour cela j'ai frappé à la porte de la Place des cordes à Paris pour me former à la pratique du shibari, et appris comment je pouvais m'attacher et me détacher par moi-même. Être attachée dans cette position est douloureux (toujours bien plus qu'on ne le pense...), et mon enjeu Lilithien était de chercher comment jouer et prendre plaisir dans cette situation, posant ainsi l'aspect provocateur de Lilith dans le fait qu'elle peut jouir de tout, et en toute situation.

***AMAZONES*, ta dernière création pour sept danseuses, s'inscrit dans la continuité de cette pièce ?**

Oui, tout à fait ! Elle est le fruit d'une remarque par rapport à Lilith d'une amie féministe qui m'a confié avoir perçu Lilith comme un personnage très solitaire. Cette remarque m'a accompagnée pendant longtemps et m'a poussée à poursuivre la réflexion, mais en travaillant cette fois-ci à une dimension plus collective et communautaire. Aussi, je voulais passer entre *Lilith* et *AMAZONES*, de la provocation à la désinvolture. La solitude d'une Lilith et la violence qu'elle a subie en termes de censure implique une démarche très frontale. Alors que dans *AMAZONES*, le groupe apporte une sororité, un soutien et un empuissancement par les autres, qui permet ainsi de lâcher un peu en termes de volonté et d'agressivité. Pour ne pas perdre le cap d'une radicalité, mais avec ici, la possibilité d'une utopie.

***AMAZONES* s'inspire librement du livre *Les Guérillères* de Monique Wittig. Quelle est ta relation à ce texte ?**

C'est un livre qui me fascine et pour lequel j'ai un immense respect, notamment parce que, chose rarissime, s'il impacte comme un essai politique, ce n'est pour autant pas un essai, mais un poème épique. Cette particularité ouvre un tout autre espace de rencontre : les mots impactent de leur pleine signification, mais sont aussi chargés d'une puissance évocatrice, d'une sensorialité, d'une matérialité et d'une imagerie très riches. Si ma rencontre avec *Les Guérillères* a provoqué le plein d'images mentales très fortes, j'ai eu envie de traduire ces images en danse, car je pense que ce que la poésie et la prose permettent en termes de rencontre entre une langue et son lecteur, la danse le permet aussi. Je trouvais intéressant de se confronter à ce message politique par d'autres biais que seulement le mental, le cognitif, ce que permet la danse. Le langage du corps amène paradoxalement à une forme d'abstraction, qui lorsqu'elle touche, touche de manière très forte. Peut-être parce qu'elle va dialoguer avec des dimensions plus archaïques, plus souterraines... J'aime aussi le caractère parfois équivoque qui peut se dessiner dans le texte. Par exemple, en invitant à une forme de culte du sexe féminin, puis en invitant au contraire à désacraliser toute forme de culte, y compris celui du sexe féminin, ou en abordant la notion de combativité tantôt avec un langage parfaitement guerrier, tantôt par des invitations au jeu, à la lascivité, à la paresse, au rire. Détermination et douceur, harmonie et chaos perpétuels, haine et nonchalance. J'y vois une tension réelle pour sortir de toute forme de binarité, de manichéisme, et j'aime cette radicalité.

N’as-tu pas eu peur d’« abîmer » cette œuvre en la chorégraphiant ?

C’est la première fois que je travaille à partir d’un ouvrage. Ce qui m’a interrogée sur ce processus de création particulier et la marge de manœuvre qu’il impliquait en termes de liberté. S’il s’agit d’une œuvre chorégraphique librement inspirée du texte, je n’ai pour autant pas abordé mon rapport au texte seule dans mon coin. Pour ma part, je fais confiance à une forme de « vigie collective », thématique largement développée dans *AMAZONES*. C’est en ce sens, que Rachele Borghi est intervenue dans le processus de création, qui est maître de conférence en Géographie à la Sorbonne, qui travaille sur le corps comme territoire, et qui connaît très bien l’œuvre de Wittig. Et, je pense qu’il faut lire *Les Guérillères* avec l’éclairage de *La Pensée Straight* [recueil d’articles de Monique Wittig paru en 1992, ndlr], et non pas aborder ce libre de manière isolée. Si je n’ai pas souhaité imposer à toute l’équipe le devoir de lire l’ensemble de l’œuvre de Wittig, les ouvrages ont circulé, et ça s’est finalement fait assez naturellement. En plus des lectures individuelles, on a régulièrement pratiqué des temps de lectures et d’échanges collectifs, ou lorsque nous étions suffisamment nombreuses pour ça, l’une d’entre nous faisait la lecture, pendant que les autres expérimentaient une pratique physique. Lecture des *Guérillères* bien sûr, mais aussi du *corps lesbien* et du *Brouillon du Dictionnaire des amantes*. Par exemple, relire le *Brouillon* (co-écrit avec Sande Zeig), permet de ne pas oublier à quel point Wittig est aussi extrêmement drôle, joueuse et de ne pas la voir seulement comme une grande prêtresse sérieuse et radicale. Dans *Les Guérillères* aussi, il y a plein de pieds de nez ! Et si on revient à comment respecter une œuvre, cela passe aussi, je pense, par faire une autre œuvre, qui a sa pleine autonomie en termes de langue et d’objet esthétique.

Tu as écrit cette pièce pour sept danseuses, était-ce important que ce casting soit 100% féminin ?

C’était important pour moi en effet que l’ensemble du casting fasse écho à ce « Elles » des *Guérillères*, communauté conjuguée au féminin pluriel, dans ce qu’on appellerait une non-mixité choisie, y compris pour les postes peu représentés par des femmes. Je pense au poste de création lumière, qui a été porté par Louise Rustan et Agathe Geffroy, deux jeunes créatrices lumière qui ont été un bel exemple de sororité dans leur capacité à créer en binôme. Au plateau, j’ai convoqué sept danseuses, de 23 à 59 ans. Au-delà du propos, c’était aussi, très concrètement, l’occasion de donner du travail à des danseuses, « danseuses », corps de métier qui manque cruellement de travail... Si la danse est pratiquée essentiellement par des filles et des femmes, aussi bien dans le milieu amateur que professionnel,

c’est un milieu qui, en réaction à cette réalité, encouragement, stimule, et développe même une forme de « fascination » pour l’homme qui danse. Je voulais aussi créer une pièce qui ait une vraie puissance de groupe portée par des danseuses. On a pu être habitué, en tant que spectateurs, à voir de magnifiques pièces de groupe pour des hommes qui sont tous en puissance et en envolées. Ces chorégraphies nous ont largement fasciné et enchanté, mais ont aussi contribué à nous mettre dans la tête que ce n’est pas possible de faire l’équivalent avec des femmes.

Tu souhaitais mettre en scène une forme de puissance féminine à travers *AMAZONES* ?

Ce qui est sûr, c’est que l’une des premières choses que nous avons explorées, c’est que tout mouvement parte du pubis. On fait émerger une énergie pelvienne, du bassin, à travers des ondulations permanentes, des vagues, plus ou moins incorporées, intériorisées. Elles sont parfois quasi invisibles et par moments clairement visibles. Entre nous, on appelle ça la pussy dance. C’est une émanation d’une énergie sexuelle qui est motrice de mouvement, comme un feu que l’on attise tout le long de la pièce. Je n’associe pas ce mouvement à quelque chose de féminin, mais je transmets forcément à travers le prisme de mon corps de femme cis. Je dirais aussi que dans cette pièce le corps prend beaucoup d’espace. C’est un corps gourmand et vorace. C’est une traduction chorégraphique à l’opposé de cette culture intégrée de la fille qui n’ose pas prendre la parole, faire du bruit, courir et bousculer les autres.

Tu as travaillé avec la rappeuse sud-africaine Dope Saint-Jude et la comédienne Lucie Boscher pour *AMAZONES*. Quelle était l’importance de ces deux collaborations ?

Je voulais jouer du contraste entre la fraîcheur, légèreté, fausse candeur portée par la voix cristalline de Lucie Boscher, et la voix chaude, chargée, puissante de Dope Saint-Jude, qui portent respectivement pour l’une, les quelques extraits du texte présents en Français, et pour l’autre, ceux en Anglais. C’était un pari pas simple à mener, mais je trouve que ça marche, que cet ensemble s’équilibre bien avec les corps, que je considère comme des instruments de musique à part entière. Et, je voulais ainsi mettre en avant le caractère extrêmement mélodique de ce texte, car c’était très important pour moi de saluer Wittig la politique, mais aussi Wittig l’écrivaine !

Paris : La pièce de danse “AMAZONES” rend hommage à la sororité et au féminisme

■ Écrit par Cécile Giraud

Le 12.01.2022, à 17h38



Les 2 et 3 février prochains, Le Carreau du Temple présente AMAZONES, une création librement inspirée du livre Les Guérillères, de la militante féministe Monique Wittig. Sur les prods de la rappeuse Dope Saint Jude, les danseuses se frottent à un modèle de société matriarcal furieusement libérateur. Entretien énergétique avec Marinette Dozeville, la chorégraphe de ce spectacle qui saute à pieds joints dans la sororité bienveillante.

Quel a été le déclic pour vous lancer dans cette libre adaptation et de quelle façon le livre *Les Guérillères* de Monique Wittig a intégré votre processus de création ?

Cela faisait des années que je travaillais sur tout ce qui touche à la représentation des femmes à travers des personnages féminins phares. En 2018, j’avais notamment écrit le seul en scène *Là, se délasse Lilith*. Un jour, une amie féministe me fait remarquer que Lilith est un personnage solitaire. À cette période, j’étais tellement aveuglée par sa force que je ne me suis pas aperçue de la dimension de solitude. Donc j’ai eu envie de développer ce travail par le biais du collectif, du groupe, et donc à la sororité. Et puis, le texte de Monique Wittig est tout simplement magnifique... Parce que c’est une prose épique, et non un essai comme beaucoup de livres féministes, il porte une puissance évocatrice qui a suscité chez moi des images mentales très fortes. Alors j’ai voulu les décrire à ma manière, via la danse, afin d’évoquer le séisme enchanteur que provoque ce texte.

Un séisme également provoqué par la nudité des danseuses. Certes, ce n’est pas un scoop dans la danse contemporaine. Mais dans votre travail, la performance du corps importe beaucoup. Comment avez-vous donc travaillé avec les artistes et comment ont-elles vécu le nu ?

L’idée est que la nudité n’entrave en rien la liberté du mouvement. Il faut qu’elle soit même un exhausteur de liberté. Même si on peut être à l’aise nue sur un plateau, ce n’est pas simple de ne pas se regarder faire et être naturellement dans le plaisir de se lancer dans le mouvement. Avec une jubilation juvénile qu’un gamin peut avoir quand il court à poil. C’est trop bon de courir à poil ! Une fois que l’on a pris conscience de cela, on doit déconstruire. Si on ne fait pas cette démarche, on peut certes simuler d’être à l’aise, mais on ne maîtrise pas alors ce que le public peut voir de nous. En ce sens, on a vraiment travaillé pour *AMAZONES* à ce qu’il y ait un 4ème mur, que la communauté de femmes sur le plateau se sente chez elle, sans pour autant ôter la générosité au public. Le but est qu’il assiste à ce qu’il se passe réellement dans un groupe de femmes quand elles sont chez elles. C’est dans ce contexte qu’elles

peuvent alors convoquer liberté et spontanéité. Pour que ce soit possible, il a fallu prendre le temps d’oublier la nudité et apprendre à aimer cela. Il y a plusieurs façons : oublier le réflexe de rentrer son ventre, de ne jamais montrer son sexe face au public etc... Et bien entendu, une sororité concrète sans que l’on tombe dans l’écueil de la gentillesse. C’est-à-dire que c’est toujours la femme qui est attentive aux autres avant de l’être envers elle-même. Cette culture du soin empêche son propre déploiement. Donc nous avons travaillé à ce que la bienveillance des autres nous serve à nous déployer, à faire plus de bruit et à sortir des nos entraves corporelles.

Tout cela entraîne une expansion jouissive collective, représentée dans le livre et la pièce par un cercle. Pouvez-vous nous en dire plus sur ce symbole ?

On retrouve le cercle partout dans le livre. Il était donc important pour moi de retrouver ce symbole comme élément central de la pièce. Il est synonyme de cohésion et d’harmonie car sa forme permet à l’énergie de se condenser, de se fortifier. Mais les notions de chaos et d’anarchie sont aussi très présentes dans *Les Guérillères*. Dans cette volonté de sortir de toute binarité et de tout manichéisme, on peut tirer quelque chose de polychromique. Rien n’est figé, tout se compose et se décompose sans cesse. Si la figure du cercle est très présente dans la chorégraphie, je dirais que tout ce qui ça vient la contrarier se révèle être intéressant.

De quelle manière Dope Saint Jude, en tant qu’artiste queer, noire et gay, corrobore avec votre univers et celui de vos collaboratrices ?

Le travail avec elle a été très agréable, très fluide, très simple. Il était important que des points politiques et utopistes convergent entre nous car le rap n’a sa place dans la création contemporaine que très rarement. Elle a été ultra disponible, je sentais qu’elle était excitée par l’idée d’intervenir dans un projet chorégraphique. Elle a tout de suite compris ma volonté de faire ressortir un amour sororal puissant et bienveillant. On ne voulait pas montrer la combativité à travers les armes et la violence seulement. Il n’y a pas à trancher dans cette communauté. La place existe autant pour cet amour bienveillant que pour cette puissance combative. En ce sens, Dope était la personne qui amenait parfaitement cette énergie (ndlr, elle portera de sa voix grave des extraits du livre en anglais). Une énergie qui se combine parfaitement avec la voix cristalline de la comédienne Lucie Boschez (ndlr, qui portera quant à elle des extraits en français).

Le flot féministe de Marinette Dozeville coule sur Faits d'hiver

Amelie Blaustein Niddam, 2 février 2022

Au Carreau du Temple la chorégraphe offre *AMAZONES*, un manifeste au mouvement Art déco et au message militant.

Nymphes

Quand le public entre, et cela prend du temps tellement la salle est comble, elles sont là, totalement nues. Florence Gengoul, Dominique Le Marrec, Léa Lourmière, Elise Ludinard, Lucille Mansas, Delphine Mothes, Frida Ocampo croquent dans tous les nombreux fruits qui jonchent le sol. La voix de Lucie Boscher raconte calmement qu'elles sont puissantes, connectées à la nature et au groupe. Les mots de Luvan, extraits de *Agrapha* disent :

*C'était en troupe épaisse comme des brebis serrées que nous
allions boire et nous lustrer.
Jamais l'une suivant l'autre car nous n'avions, ni guide, ni
trésorière, ni bergère, ni mère.*

Et bien c'est exactement à cela qu'elles s'appliquent.

Fluide comme Isadora

Elles posent des gestes qui rappellent les ballets russes, la liberté d'Isadora Duncan et La ronde de Matisse. Classique ? Et bien non, plutôt super moderne, du genre des spectacles qui font avancer la discipline sur le fond et la forme. Dozeville arrive à insuffler de la légèreté tout en séparant tous les membres. Cela ne donne pas aux corps de la dislocation. C'est tout le contraire, cela donne de la cohérence. Si parfois elles avancent en armée rangée sur le Hip Hop enragé de Azealia Banks, c'est pour amener au groupe un martèlement ou un rebond.

Guerrières

AMAZONES s'inspire du roman de Monique Wittig paru en 1969, *Les Guérillères*. Le livre raconte la vie d'une communauté lesbienne qui s'échappe de toutes les conventions féminines. La première dans Amazones est de se vêtir, à la fois pour se cacher et se sublimer. La seconde serait de demander de l'aide aux hommes, mais le casting est 100% féminin. Cela reste un acte, elles sont nues mais ne sont pas des objets sexuels, elles sont juste mises à égalité les unes par rapport aux autres. Le combat se trouve là, dans la quête d'un regard neutre sur les femmes. *AMAZONES* est toujours élégant grâce à la cohérence du geste, secondé par une lumière juste et une bande-son souvent faite de leurs pas, frappes et souffles. Il n'est pas étonnant de trouver le nom de Julie Nioche, chorégraphe elle aussi de l'élégance et de la légèreté, pour qui Marinette Dozeville a été interprète.

Marinette Dozeville offre donc un rapport neuf sur le nu au plateau, ni sexy, ni malade, juste là. Elle décale le regard sur le féminin, le rendant naturel, et donc puissant. Dans ce sens elle s'inscrit dans une veine actuelle qui compte notamment Gaëlle Bourges et Lara Barsacq.

L'Eden d'avant Adam

Guy Degeorges, 6 février 2022

S'imposer sur scène dès avant l'arrivée des spectateurs, avec tant de force et sérénité, c'est d'abord affirmer une sensation de réel, une continuité d'avant la représentation. Un état stationnaire. Aussi déjouer d'emblée par la nudité en pleine lumière, toute interprétation érotique pour s'affirmer ailleurs. D'évidence dans le domaine du féminin, de la communauté, en toute égalité.

It's a woman's world.

Tranquilles, elles mangent : pommes, raisins, fruits du jardins... Est-ce ici une utopie ? Dans cet Eden : ni homme, ni péché, ni serpent et c'est bien ainsi, pour laisser place nette à d'autres enjeux. Le texte de Monique Wittig me traverse sans vraiment m'éclairer, comme musical il me laisse des repères évocateurs. Ces mots me renvoient à la sororité: diversité des corps de tous âges et tempérament, des peaux claires ou mates, mais que les gestes unissent. Ce soir les regards, mouvements et énergies de chacune semblent s'offrir avant tout au groupe. Nous en sommes les heureux témoins, à l'orée de la clairière. La communauté se constitue en cercle, se divise, apprend des contributions de chacune, s'étire et revient. Ces modulations s'épanouissent avec une grande richesse. Les bassins ondulent lents, les protocoles se transmettent en duo-miroir, figurent des échanges d'où rapports de force sont absents. Il y a de la vigueur pourtant, quand les amazones s'entraînent pour un combat qui ici n'aurait pas à être livré, courses, rougeurs, sueurs et claquements. Mais une vigueur joyeuse, sans violence. Avec amour.

Sans doute qu'on ne naît pas sœurs, qu'on le devient.

AMAZONES

OU LA LIBÉRATION DES CORPS !



▲ Marinette Dozeville

Interview de MARINETTE DOZEVILLE, Chorégraphe

✍ FRANCK DIT BART | 📷 MARIE MAQUAIRE

Des suites à un commentaire élogieux du cultivé Léo Martinier sur les réseaux sociaux à propos d'« **AMAZONES** » de Marinette Dozeville :

“ J’ai assisté, avec un groupe de naturistes amis, à une représentation et nous avons passé un très bon moment. Rien d’ostentatoire ou de surjoué, d’hyper performant, mais une présence féminine réaliste avec un vrai crédit poétique, bucolique, organique. J’ai été capturé par ce spectacle au rythme tendu de bout en bout. Pas de vedette, juste la force du groupe, un groupe de femmes nues avec l’évidence immense mais simple de la réalité de leurs corps nus. Bonne idée de leur proposer une place dans notre univers naturiste. ”

Forcément toute mon attention a été attirée et j’ai souhaité interviewer cette chorégraphe et danseuse. J’ai voulu découvrir son processus de création qui jette des ponts entre un texte littéraire d’une auteure féministe et le développement de sept corps nus de femmes en mouvement sur la scène. Le parcours de Marinette Dozeville qui l’a conduit à son engagement de femme libre. Mais également dans sa présente création son rapport à la voix de la compositrice et chanteuse Dope St-Jude. Mais aussi essayer par le raffinement de son regard exercé et professionnel, de comprendre quelle lorgnette nous autres naturistes portons à la danse contemporaine. Surtout quand elle se dévête de ses oripeaux pour nous offrir « **AMAZONES** », une création pour le moins originale qui ne peut que nous toucher et nous interpeller dans notre rapport à la nudité ouverte et créatrice.

ART & CULTURE

LVS : Bonjour Marinette pouvez-vous vous présenter et nous décrire votre parcours de danseuse chorégraphe ?

Marinette : D’abord formée avec un cursus en danse classique, j’ai commencé à pratiquer la danse contemporaine à l’âge de 18 ans, et me suis intéressée dans la foulée aux formes artistiques qui questionnaient en profondeur ma pratique, tant sur le fond que sur la forme. Parallèlement à un travail d’interprète et de pédagogue, j’ai démarré très jeune mes premières recherches en tant qu’auteure, curieuse de développer un langage personnel, cherchant petit à petit à harmoniser un point de vue en mouvement sur le monde et la manière de le traduire en écriture chorégraphique.

LVS : Votre dernière création « AMAZONES » est librement inspirée du livre « Les Guérillères » (1969) de Monique Wittig. Qui est cette auteure féministe et en quoi cette œuvre vous a galvanisée dans votre envie de la mettre en scène à travers sept corps de femmes nues ?

Marinette : En effet, *Les Guérillères* et l’ensemble de l’œuvre de Wittig a largement nourri l’ADN de la pièce, avant de se tourner vers les mots de Luvan, autrice

La Pensée Straight, Le corps lesbien, ou *Brouillon* pour un dictionnaire des *amantes*. Plus particulièrement, *Les Guérillères*, récit épique d’une communauté de femmes en pleine autonomie, m’a accompagnée dans ma démarche de mêler poétique et politique.

LVS : Comment s’opère chez vous le processus de création du passage du texte écrit au mouvement des corps sur le plateau ?

Marinette : Pas simple de répondre à cette question... Je dirais qu’il ne s’agit aucunement de chercher à traduire un langage écrit en un langage dansé, mais plutôt de travailler par immersion. Avoir des autrices phares qui nous accompagnent dans notre pensée et notre sac à dos, comme des compagnes de route, ressources auxquelles on viendrait s’abreuver à grand soif (l’image de la source est récurrente dans l’œuvre de Luvan...), puis, quand la période d’immersion cède place à une période de digestion, accompagner avec intuition et vigilance ses images mentales et autres visions dansantes pour en faire naître un langage qui nous soit propre.

LVS : En quoi pour vous c’était une évidence que vos « AMAZONES » devaient se présenter nues sur scène ?

Marinette : Dans la continuité de *Là*, se délasse *Lilith*..., où la nudité était déjà présente, il était évident pour moi que ces **AMAZONES** seraient nues. Pour différentes raisons.

Déjà, pour ce joyeux challenge d’incarner un propos politique sans artifice aucun (pas de costume, mais pas non plus de scéno - ou si peu..., la majeure partie du spectacle sans musique, etc), obligeant ainsi à travailler de manière très claire et approfondie le traitement du corps et sa narration propre.

Pour convoquer une liberté de corps et une jubilation particulière que permet la sensation du corps nu à gambader dans l’espace, une forme de joie première à reconquérir... Pour, dans une veine féministe dite « *sex positive* », énoncer une émancipation des femmes par leur pleine réappropriation de leurs corps, de leurs désirs, plaisirs et énergies sexuelles, et donc donner à voir pleinement leurs corps, sans jamais le donner en pâture

au public. En ce sens, apprivoiser une nudité perceptive et jubilatoire, et non une nudité qui, se regardant faire, s’auto-censurerait un champ des possibles dans ses explorations dansées.



contemporaine, dans une perspective de filiation et de réactualisation. Wittig, figure phare du féminisme radical lesbien, a nourri nos questionnements et discussions, à travers des lectures communes de

LVS : Qu'est-ce que le nu peut apporter à la danse en 2022 ?

Marinette : Aucun scoop. Le nu a toujours été pleinement présent dans l'art pictural et l'art vivant, et l'histoire de la danse contemporaine foisonne d'œuvres avec des interprètes nus... Pour autant, (en France), le nu n'est pas gage de faciliter la circulation d'un spectacle, au contraire. Il semblerait donc que ce soit important d'insister sur la présence du nu dans les représentations des corps contemporains dans le spectacle vivant.

LVS : Aviez-vous en tête certaines morphologies de corps et d'âges de femmes nues et différentes pour interpréter vos sept AMAZONES et quels ont été vos critères de choix pour engager vos danseuses ?

Marinette : Là aussi, sujet délicat. Je souhaitais que cette communauté d'Amazones représente une diversité de corps, sans tomber pour autant dans une démarche « volontariste », qui il me semble, annulerait l'intention même de la démarche... Les corps dans la danse sont encore aujourd'hui très normés. C'est une problématique dont il me semblerait extrêmement important de s'emparer collégialement, non pas en étant uniquement centrées sur les corps qui peuplent les plateaux de danse, mais surtout sur les corps qui

entrent ou non dans les formations de danse. Par corps, bien sûr, il faut entendre à la fois quelle « culture du corps » nous continuons à entretenir (en conscience ou non), et quelles catégories socio-culturelles nous continuons à entretenir, parfois malgré la meilleure volonté. En matière de déconstruction d'une certaine culture du corps dansant, assurément la bonne volonté ne suffira pas...

LVS : Pouvez-vous nous présenter vos sept danseuses ?

Marinette : Elise Ludinard, Léa Lourmière, Florence Gengoul, Dominique Le Marrec, Delphine Mothes, Frida Ocampo, Lucille Mansas, et Lora Cabourg, une huitième danseuse complice. Elles ont entre 23 et 59 ans, viennent de cursus assez différents, ont bien évidemment des référentiels on ne peut plus différents liés à leurs écarts générationnels, et on a bâti ensemble une puissante communauté, où chacune existe pleinement à travers ce qu'elle est et ce qu'elle apporte aux autres...

LVS : Sur le plateau, vos danseuses se meuvent de manière sonore, et on entend aussi psalmodier des textes à haute et intelligible voix, du style : « c'était en troupe épaisse comme des brebis serrées que nous allions boire et nous lustrer. Jamais l'une

La Vie au Soleil | 51

suivant l'autre car nous n'avions, ni guide, ni trésorière, ni bergère, ni mère. » Q'est que cette voix off apporte à votre chorégraphie ?

Marinette : Ces extraits de texte portés en voix off par la comédienne Lucie Boscher sont tirés du livre *Agrapha* de Luván. Les textes de Luván, à l'image des *Guérillères*, et en écho à l'écriture chorégraphique, ont pour particularisme d'avoir une charge politique à travers un langage poétique. Ils viennent très ponctuellement et délicatement dialoguer avec la danse, porteurs de leur mélodie propre, et se faisant potentiels vecteurs d'images signifiantes.

LVS : Puisqu'il a été question dans ma précédente question du son, venons-en à la compositrice et chanteuse Dope St-Jude rappeuse et productrice de Cape Town qui adore bousculer les codes musicaux. Pourquoi l'avoir choisie précisément elle pour la bande son de votre chorégraphie ?

Marinette : J'avais envie de mettre en avant le caractère mélodique des textes et de mettre en valeur la puissance combative de ces AMAZONES, faite à la fois de tendresse et de radicalité. D'où mon souhait que le premier vecteur musical soit les corps dansants eux-mêmes, le « chant collectif » de ces femmes en mouvement, et que les textes choisis ou écrits pour la pièce soit portés à deux voix : la voix métrique et cristalline de Lucie Boscher, avec son tenant de fausse candeur, et la voix charnelle, puissante et solaire de la rappeuse Dope Saint Jude, à travers deux tracks créés pour la pièce. Bien sûr, si sa voix et son flow étaient parfaitement pressentis pour ce spectacle, c'était aussi très important de dialoguer avec une artiste qui était elle aussi dans une démarche de déconstruction des codes masculins dans le milieu du hip-hop, et d'énunciation de nouvelles voies rendues possibles. Ça a été

un vrai bonheur de travailler autant avec Lucie Boscher qu'avec Dope Saint Jude.

LVS : Quel a été la réaction du public à l'évocation de vos « AMAZONES » interprétées par sept danseuses nues ?

Marinette : Les retours sont assez unanimes sur le fait que le public, dès qu'il entre dans la salle, se sent accueilli « chez Elles ». Ce sont Elles les maîtresses des lieux, avec leurs codes, leurs règles du jeu. Ce qui a pour effet de mettre le public à l'aise et à l'écoute très rapidement. Une fois passé « ce cap », il en sort que le public cerne la nécessité de cette nudité, et témoigne que la puissance combative et joyeuse de ces AMAZONES nues est communicative.

LVS : En quels lieux et à quelles dates, les lectrices et lecteurs de LVS pourront venir soutenir et admirer votre chorégraphie ?

Marinette : Prochaines dates : le 13 août, au festival Tanz land art au Rosenhof à Schwand (Allemagne), le 19 mars 2023 à Mars à Mons (Belgique) et le 7 avril 2023 à l'ACB de Bar-le-Duc.

LVS : Quels sont vos projets et à vous le mot de la fin ?

Marinette : ... la suite des aventures... *C'est comme ça que don Quichotte décida de sauver le monde*, prochain projet de création de la compagnie, avec une dizaine d'interprètes, danseuses et activistes féministes, dont la première exploration formelle se fera dans l'espace public. L'occasion de pousser le curseur sur le partage avec le public autour d'un propos artistique à charge politique. ■

À l'affiche, Agenda, Critiques, Événements, Festivals d'Amazones, de Marinette Dozeville au Générateur, Gentilly avec le Théâtre de Vanves dans le cadre du Festival ARTDANTHE

Amazones, de Marinette Dozeville au Générateur, Gentilly avec le Théâtre de Vanves dans le cadre du Festival ARTDANTHE

Mar 28, 2023 | Commerciales fermées sur Amazones, de Marinette Dozeville au Générateur, Gentilly avec le Théâtre de Vanves dans le cadre du Festival ARTDANTHE

fff article de Nicolas Thevenot

La salle du Générateur à Gentilly est sans estrade. De plain-pied, le dispositif imposé ne peut qu'accueillir généreusement la proposition débordante de Marinette Dozeville. *Amazones*. Dans cet écorin blanc comme une toile de peintre s'inscrivent la plénitude des corps nus de ses sept interprètes. Lumière chaude, zinzinements dorés de la jeune allée, stridulation sombres des insectes, l'immersion tient autant à ce paysage sonore enveloppant et envoûtant qu'à la présence de toute écorité de ces femmes libres. Le mythe tient d'ailleurs à cela : il est sans âge, contemporain quand bien même il émerge il y a des milliers d'années. Et c'est la force et l'imposante réussite d'*Amazones* que d'être là, non pas comme un décor planté, non pas comme une figuration opportune et adventive, mais bien comme une réalité majeure, intemporelle, qui ne demandait qu'à être révélée dans l'instant. Ces femmes avaient toujours été là, seul un coupable aveuglement nous les dissimulait.

Le premier tableau, car c'est ainsi qu'*Amazones* nous apparaît, est celui d'un âge d'or, une manière de parade, sans Adam, mais des pommes disséminées ça et là, qu'elles prennent en bouche, croquant, qui passent d'une bouche à une autre, et qu'elles recrachent comme si le désir était ailleurs. Le fruit-stigmatisé est sans importance, simple accessoire. Les danseuses-performeuses s'agayent dans cet état de nature, gambadant ou reposant au sol atanguies. Leurs rondes, leurs farandoles sont les héritières de la liberté antique et déliée des chorégraphes d'Isadora Duncan. La danse des corps est un flux organique qui ménage les montums, qui dispense les présences, qui structure de manière liquide l'architecture de l'espace ainsi tracé par leurs lignes de fuites, leurs points d'arrêt, dans un mouvement continu. Atroupement, couple, solitude, la mathématique des rencontres se révèle une équation insoluble qui ne porte pas à conséquence. La danse de Marinette Dozeville officie dans la transparence, le plus souvent, dans le retrait, dans la réserve, comme s'il fallait laisser libre cours à ses bras, ses cuisses, ses épaules, ses mains, ses chevelures, les laisser flatter dans le courant de cette source auquel le texte poétique de Luván fait références, qui n'est peut-être rien d'autre que l'imaginaire mythique recouvert. Il n'y a pas de bergère, il n'y a pas de trésorière, encore moins de supérieure nous dit encore Luván. Leur éparpillement est à l'image de l'horizontalité de leur pouvoir. Pour parler d'elles le poète fait appel à d'autres mondes, animal, végétal : ce sont des brablis, ce sont des chèvresautiles... Dans ce temps immémorial, les corps sont poreux, transformistes, glissant allègrement d'une espèce à l'autre, de l'équidé au batracien, en passant par le flamant rose. Affaire de vision pour la spectateur enivré. Lorsque des lignes chorégraphiques affaiblissent, elles se détachent avec la précision et le contraste d'une eau-forte, elles surgissent dotées d'un caractère inouï et inédit, telle cette chaîne de bras entrelacés accouant les poitrines d'un même rythme, telle ces escales, debout, pied tendu et avancé comme un sabot, ou assises, une jambe galopant à l'arc de soi. Elles forment balleton.

Les magnifiques interprètes d'*Amazones* portent avec elles, dans leur plus simple appareil, toutes les représentations de notre histoire des arts. Et ces mains levées pour claquer avec élan leurs cuisses, si elles échauffent leur sang, font surtout apparaître des rougeurs, marquent leur peau à l'instar de stries mythologiques, les colorent aussi somptueusement qu'une peinture de Rubens. Mais plus encore, ce qui nous transporte, ce qui nous fascine, ce sont ces regards partagés, ces attention de chaque instant, ces affects circulant sans entrave, sans retenue, dans le nu de la vie, ces modulations qui strient leurs êtres et les émeuvent comme le vent à la surface de l'eau, les font plus sûrement que tout semment. Si nudité il y a, c'est avant tout celle de l'âme qui prévaut ici. Leur indissoluble grâce, leur beauté, tient à cela : cette disponibilité des unes aux autres comme une communion de fibre sans fausse pudeur dans un dévoilement tout grotowski. Cette sororité libéralement incarnée, est ce qu'il les œuvre, majestueuses, souveraines, telle une précieuse parure les protégeant de nos regards.

Si Philippe Descola a théorisé et critiqué l'invention de la nature par l'Occident, ce retrait de l'homme moderne pour contempler et plus encore exploiter et essorer son milieu, tenu à distance, objectivé, ouvrant la voie à l'insatiable dévoration capitaliste, l'histoire des arts peut bien également se lire à cette aune, ainsi de la représentation des femmes, véhicule mental de la domination patriarcale à travers son appropriation par la figuration du corps des femmes. Avec *Amazones*, avec ces figures tutélaires échappant au pouvoir de l'homme, Marinette Dozeville met en pratique un retour à la nature, qu'il faut comprendre comme un effacement de ce qui fait tableau, de ce qui encadre nos regards, une déconstruction par la performance de ce qui met à distance et instrumentalise, nous donnant à vivre une forme spectaculaire inclusive, déployant la puissance de jouissance de l'être vivant. Ce geste profondément éthique et politique s'accomplit dans une magistrale réalisation.

Dans la danse, le nu émancipateur

Plusieurs spectacles à l'affiche actuellement utilisent la nudité pour montrer un corps conquérant

ENQUÊTE

La nuit. Un feu. Des miroitements de peau dans le noir. Deux corps apparaissent par fragments. Seins, dos, jambes s'imbriquent dans un puzzle qui échappe à toute anatomie repérée. L'une des créatures semble inanimée, ballotée comme un pantin, puis se réveille pour porter l'autre, entièrement nue, sur son épaule. Leur étreinte longue, lente et sans cesse reconduite devient voyage sensoriel, charnel, fusion ardente. Cette échappée intime paradoxalement spectaculaire s'intitule *Une nuit entière*. Conçue et dansée par Anna Gaiotti et Tatiana Julien, présentée le 10 décembre 2022 à l'Espace Cardin, à Paris, au cœur d'un cercle de spectateurs assis au plus près des interprètes, elle entend montrer une expérience profonde et crue. « Nous explorons l'humain et la féminité en prenant soin de nous, expliquent les danseuses et chorégraphes. La nudité ici va de soi pour se rapprocher de l'animalité, de la nature en travaillant aussi sur le consentement. » Envoûtant, ce duo « où nous nous logeons l'une dans l'autre et même accouchons l'une de l'autre », disent-elles, se veut « un acte émancipateur », en particulier pour le public, « qui voit des corps bruts dans un contexte d'injonctions physiques éloignées de la réalité ».

Ce point de vue féministe « non violent », selon les autrices, qui ouvrent le 23 janvier le Festival Amiens Europe-Feminist Futures, à la Maison de la culture d'Amiens, colore l'offensive de nudité, majoritairement portée par des artistes femmes, que l'on observe depuis un an. « Il s'agit de conjuguer militantisme et tendresse, précise Marinette Dozeville, dont le spectacle *Amazones* est donné actuellement en tournée. Totale à poil et en pleine lumière, sept femmes soufflent un vent joyeux et fron-

deur sur la mythologie grecque. « Je recherche un corps sans entrave, sans artifice, guidé par la liberté et le plaisir », poursuit la chorégraphe. Avec en bandoulière le livre *Les Guerillères* (1969), de la philosophe Monique Wittig, elle rappelle que « l'autonomie des amazones était insupportable pour un modèle de société au fonctionnement patriarcal, comme le sont certaines initiatives féministes contemporaines ». Elle insiste sur le fait que, « sans aller dans l'hypersexualisation qui continue d'instrumentaliser les femmes, selon [elle], [elles] affirment leur énergie sexuelle ».

« Vengeance conceptuelle »

Que le nu investisse les plateaux n'a rien de nouveau, tant l'histoire de la danse et de l'art en est habillé. Alors que dans les années 2000 il campe dans un registre plastique ou conceptuel avec Jérôme Bel et Boris Charmatz, il impulse aujourd'hui, dans l'élan #metoo, de nouveaux récits et enjeux revendicateurs. « Il y a une émancipation et un engagement qui passent par le fait de dénuder la femme sur scène en montrant un corps tout-puissant, notamment dans sa dimension sexuelle, confirme le sociologue Pierre-Emmanuel Sorignet. Il souligne que certaines créations, « qui regroupent souvent uniquement des danseuses », portent parfois « une vision de la société où les relations restent finalement articulées autour de schémas de domination ».

En mode ludique et ironique, *Fuck Me*, de l'Argentine Marina Otero, qui était à l'affiche le 3 novembre 2022 aux Abbesses, à Paris, s'amuse de cet empowerment en renversant la vapeur. Otero se dresse seule au milieu de cinq hommes nus, objets charmants d'un show qui flirte par touches avec celui des Chippendales de retour dans la série *Welcome to Chippendales*, sur Disney+. « J'ai voulu inverser les rôles en montrant la beauté de ces corps mascu-

lins généralement hégémoniques, assume Marina Otero. Je m'offre un espace de rêve où j'ai du plaisir à profiter de mecs soumis et bien roulés. » Dominante ? Oui et non. Elle a imaginé cette pièce alors qu'elle était blessée et immobilisée en projetant sur sa bande de lascars son besoin criant de bouger. « J'aime l'ambiguïté de ce jeu de pouvoir et de manipulation », explique-t-elle. Tandis que l'un des interprètes, Miguel Valdiesco, déclare se sentir « paradoxalement puissant et heureux de participer à cette vengeance conceptuelle d'une femme ».

La tendance autofiction innervée différents spectacles. Alors que Marina Otero inscrit sa quête dans son projet *Recordar para vivir* (« se souvenir pour vivre »), l'artiste brésilienne Janaina Leite scanne, elle aussi, sa trajectoire dans *Stabat Mater*. Pour cette conférence-performance passionnante, qui louvoie entre psychanalyse, théâtre et danse, avec entre les lignes la dénonciation d'un viol, elle vaque tranquillement cul nu. « Le sexe sur scène est tabou pour nous aujourd'hui, Brésiliens », dit-elle. En particulier, pour questionner, entourée par sa mère et un acteur porno, la virginité de la Vierge Marie ainsi que les rapports complexes entre sexualité et maternité.

« Comment accouche-t-on sans sexe, ni vagin », s'interroge-t-elle. Pourquoi les images constitutives du féminin oscillent-elles entre attraction et répulsion ? désir et vio-

« J'indique aux danseurs que tel jour, à telle heure, on répètera nu. On bloque les accès, occulte les fenêtres... »

OLIVIER DUBOIS
chorégraphe

lence ? » C'est à la suite d'un atelier de recherche sur le thème du « féminin abject », dans la lignée des écrits de Julia Kristeva, que Janaina Leite s'est lancée dans cette enquête palpitante aux « vertus libératrices » qui « a ouvert des espaces de réflexion, permis de mesurer [ses] préjugés sur la pornographie mais sans trouver de solutions à [ses] contradictions ». Quelle continue d'explorer dans *Camping 101 nuits*.

« Un geste sensible »

À l'inverse de Janaina Leite, c'est seins nus et en pantalon que les six danseuses de *Records*, de Mathilde Monnier, apparaissent. Ce geste – rare auparavant mais très présent actuellement – répond à un constat. « On a pendant des siècles contrôlé les seins des femmes et la danse l'a fait aussi comme toute bonne discipline, analyse-t-elle. Elle a oublié cette partie du corps féminin en enlevant ce qui est sexuel, alors qu'elle a largement mis en scène les torsades masculines aux pectoraux gonflés, symboles de virilité et de puissance. » Elle revendique, avec *Records*, « un acte de réhabilitation ». « Ces seins sont les miens, celui d'un corps au travail, qui n'est pas montré sous l'angle de l'érotisme mais de la liberté. »

Sur scène, en répétition et en studio, la nudité entraîne des précautions. Tous les artistes évoquent « le consentement, la confiance, l'autodétermination... » dans le contrat de travail. Si Marinette Dozeville n'a pas hésité à rejoindre nue son escouade d'amazones au sein d'un « processus progressif de déshabillage », d'autres optent pour des protocoles plus stricts. Olivier Dubois, dont la pièce *Tragédie* (2012), somptueuse marée humaine, fait l'objet d'une reprise avec neuf nouveaux interprètes, hommes et femmes nus comme la main, sur les dix-huit du spectacle, cadre l'emploi du temps. « J'indique aux danseurs que tel jour, à telle

« On relie trop dans notre société la nudité à la sexualité et à la honte »

GAËLLE BOURGES
chorégraphe

heure, on répètera nu, précise-t-il. On bloque les accès, occulte les fenêtres... C'est important pour que chacun se mette en condition et génère ses propres mécanismes de protection. » En tournée, il informe les équipes des théâtres, des techniciens aux pompiers, sur le sujet.

Celui qui « a souvent été mis à poil » lorsqu'il était interprète « chez Jan Fabre notamment » sait que danser nu « n'est jamais simple, ni banal ». « Et c'est pour ça qu'il faut nous accompagner, confie Karine Girard, à l'affiche dans *Tragédie* depuis 2012. Ce n'est pas évident tous les jours, mais j'avais envie de cette expérience. » En répétition, du moins au début, elle se souvient qu'elle se demandait où poser son regard, ses mains, comment respecter le corps des autres. Quant au magma charnel au cœur du spectacle, elle en découvre encore les paysages après cent cinquante représentations. « Là, c'est la technique que cela exige qui fait oublier la nudité. »

L'affichage et la réception par le public de ces pièces soulèvent des discussions. Selon les théâtres et le contexte, les programmeurs pèsent et soupèsent les dossiers. À la Briqueterie, à Vitry-sur-Seine (Val-de-Marne), Sandra Neuveut a ouvert, en février 2022, un débat avec des adolescents après une séquence dénudée dans *All Over Nymphéas*, d'Emmanuel Eggermont, qui en avait perturbé certains. « Nous avons dialogué avec les jeunes et une danseuse et tout s'est vite apaisé, raconte-t-elle. Je veille de-

puis à préciser sur le site Internet, en accord avec les compagnies, si les spectacles comportent de la nudité. Nous ne sommes pas le Théâtre de la Ville ou le Centre Pompidou. Selon les constructions culturelles de chacun, le nu, qui est un geste sensible, s'appréhende différemment. » Inévitablement néanmoins de « se brider » : *Legacy*, de Nadia Beugré, et *Insectum in...* Vitry, de Silvia Gri-baudi, partiellement nus, sont annoncés cette saison.

La question de la censure et de l'autocensure circule parmi les chorégraphes. Gaëlle Bourges, dont les pièces depuis 2009 revisitent d'un œil finement critique les représentations des nus féminins, entre autres, dans l'histoire de l'art, s'inquiète. « On relie trop dans notre société la nudité à la sexualité et à la honte. J'ai la sensation depuis quelque temps que l'état se resserme sur nous et nos recherches. Nous devons continuer à exercer notre droit de mettre en scène des corps nus et ne pas courber l'échine. » ■

ROSITA BOISSEAU

Une nuit entière, de Anna Gaiotti et Tatiana Julien. Les 23 et 24 janvier à Amiens ; le 18 mars à Marseille ; le 23 mars à Rezé (Loire-Atlantique).

Amazones, de Marinette Dozeville. Le 19 mars à Mons (Belgique) ; le 25 mars à Marseille.

Stabat Mater, de Janaina Leite. Les 2 et 3 février à Liège (Belgique).

Records, de Mathilde Monnier. Le 28 février à Orléans ; les 24 et 25 mai à Bordeaux.

Tragédie, d'Olivier Dubois. Le 16 mars à Bezons (Val-d'Oise) ; le 28 mars à Orléans ; du 15 au 17 mai à Paris.

La Bande à Laura, de Gaëlle Bourges. Le 24 janvier à Villeurbanne (Rhône) ; du 1^{er} au 3 février à Chambéry (Savoie) ; du 9 au 11 février à Cergy-Pontoise ; le 26 février à Lens (Pas-de-Calais).



« Amazones », par la compagnie Marinette Dozeville, au Manège, scène nationale de Reims (Marne), le 19 février 2021, MARIE MAQUAIRE